VENERIE

la chasse aux chiens courants



nouvelle série - numéro 33 - premier trimestre 1974 - 8 francs

maurice otto

maître d'équipage

par
joël bouëssée



Maurice Otto, pour ceux qui le connurent, et plus encore, pour ceux qui l'aimèrent était une présence. En disparaissant dans la nuit du 6 au 7 décembre 1973, il laisse un souvenir profond. C'est toujours cette présence qui agit et demeure.

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, il conservait Bonnelles dans son lustre, en gardant à Rambouillet la meilleure parure de sa forêt d'Yveline. Près de 29 saisons, au long de 957 prises, il fût pleinement le Maître d'Equipage.

Aujourd'hui, tout continue, Mme Maurice Otto, sur proposition du Comité et à la demande de la Marquise du Bourg de Bozas, Présidente de l'Equipage, a repris le fouet; elle est assistée dans l'exercice de sa fonction par son fils, M. Michel Otto et par M. Alain Dauchez.

C'est donc, dans la tristesse, mais avec une confiante sérénité, que nous avons réuni les éléments de ce dossier.

Dans la diversité de l'expression, l'hommage est un, celui de la Vénerie.

un silence qui est une rumeur

La nouvelle, en quelques heures, s'était répandue : Maurice Otto venait de succomber des suites d'une hémorragie cérébrale. Trois jours auparavant, avec la vigueur qui lui était familière, à cheval, il menait pourtant ses chiens à la brisée.

Cet homme rude, cachant sous un verbe souvent court, une inépuisable bonté, ignorante des détours ou des calculs, venait de nous quitter. Nous n'allions plus pouvoir vivre au rythme bihebdomadaire de ce qu'il savait nous faire partager : ces joies simples faites de multiples connivences, où chacun trouvait l'opportunité d'être.

A ce départ, la forêt qui ne connaît pas l'indifférence, raisonna d'un grand craquement ; de son plus vieil arbre, une haute branche s'était détachée pour se fondre en la terre d'origine. Ainsi, ce qui était vécu communément, peut devenir légende. Ne différons donc pas de satisfaire aux exigences du souvenir.

Depuis soixante-huit ans, l'Equipage découple. Une première guerre est venue l'interrompre en fauchant nombre de nemrod, mais en ce 30 avril 1939, aux Bornes du Planet, il n'est pas question d'évoquer le Chemin-des-Dames. Vite attaqué, dans le parc de Vitry, un dix-cors jeunement se dirige vers l'Etant Neuf, gagne le Planet par le Chêne au Renard, puis la Croix Pater et Pecqueuse, il descend sur la Charmoie, pour reprendre son contre en direction des Bois de Vitry où il bat au change. Bien maintenu, il prend l'eau dans l'étang, face au château, avant d'être servi après trois heures de jolie chasse. Les honneurs de ce cerf donné à courre par Lafeuille, sont faits à M. Thurneyssen. Cette 26e prise de la saison, est la 2 294e de l'Equipage.

Quelques mois plus tard, la France était envahie et pendant six ans, les cerfs de Rambouillet qui ne redoutaient plus trompes ou chiens, devinrent la cible des fusils-mitrailleurs; à cette prédation, on ne réchappait guère. Personne alors ne pouvait imaginer que le 2 février 1946, l'Equipage pourtant sonnerait son premier hallali sur un cerf. Ce jour-là il y avait peu de monde au Cerisaie, et pourtant tout était redevenu possible puisque attaqué au Petit Parc, sur une brisée de Jolibois, un dix-cors, après une chasse tournante dans la Pommeraie venait de tenir les abois dans l'Etang du Gruyer. Maurice Otto, auquel était dûe cette renaissance, venait de prendre son premier cerf en qualité de maître d'équipage. Fille de la Duchesse d'Uzès, Mme de Luynes, âgée de 75 ans et qui venait de perdre sa fille Yolande, avait remis son fouet à ce jeune bouton, grâce auquel la meute avait trouvé à être préservée par delà la tourmente. L'U demeura au flanc des tricolores, pendant près de six lustres. Ce geste symbolique nous montre que le maintien d'une tradition exige que l'on s'efface devant ce qui doit survivre. Cette leçon demeure, c'est maintenant à nous de l'appliquer.

Les Saint-Hubert à la Celle Les Bordes, les rendez-vous aux Poteaux de Nemours, d'Hollande ou des Trois Seigneurs, les débûchés de Volaille ou de Batonceau, les

défauts dans les Rabières, les relancers dans les Tailles d'Epernon, les bien-allers du Pré au Prince, sont là pour nous y aider comme les mardi-gras juvéniles et les lundi de Pâques populaires. La meute doit toujours être entendue dans les pins bordant Violaine, dans les bruyères de Pincourt, et à travers les bouleaux du Petit Produit. Il y aura toujours un grand cerf qui, refusant la plaine de Philis, s'en ira battre l'eau à Guiperreux.

Les premières chasses du lendemain de l'occupation, où cerfs et sangliers alternaient avec incertitude, en obligeant aux déplacements de Senonches rappellent d'où il fallut partir. La prise du 2 500e cerf au Carrefour du Loup, le 3 mars 1953, ou celle, fastueuse, qui marque, treize ans plus tard, le 3 000e hallali, fixe les idées et montrent l'ampleur de l'héritage. La Reine de Hollande carrefour Joubert, le roi du Yémen aux buttes de la justice, ou le Président de la République à l'Etang La Tour, marquèrent un style. Le centenaire sous un Montfort-Lamaury enneigé, avant qu'en ce même lieu, un soleil de victoire ne nous réunisse pour une ultime Saint-Hubert, nous laisse le sentiment d'une fidélité qui eût le privilège de s'accomplir.

10 novembre 1945 : le premier sanglier.



la dernière prise

Même si l'examen de ce que nous avons vécu nous porte à rêver, nous resterions infidèles à la mémoire de celui que nous célébrons, si par complaisance, nous cédions à la nostalgie. Puisqu'il nous fait un devoir de continuer, préparons-nous à le faire, en gardant, ultime viatique, le souvenir de sa dernière prise. Alain Villard, Bouton au Normand Piqu'Hardi, et assidu du Vautrait du Perche, nous appote ici son témoignage.

« *Ce jour-là, le 27 novembre 1973, fait exceptionnel, deux autres équipages étaient au rendez-vous, dans leurs tenues, pour voir chasser les chiens de Bonnelles : Le Rallye Nomade de M. Pierre Vernes, et le Rallye Normand Picq'Hardi qui chasse en forêt de Dreux. Cette présence est maintenant ressentie comme l'hommage prémonitoire de la Vénerie française à Maurice Otto.*

Par un temps froid, à midi, les veneurs s'étaient réunis au Rouvray, chez M. Bertrand Vernes. Pendant une heure, le cerf, une troisième tête se fait battre dans la harde avant de sauter la route de Condé en direction des Barillets. A la Croix Gilbon, l'animal met les chiens en difficulté, puis est relancé. Il prend son contre à nouveau vers les Barillets, gagne les Fontaines Blanches, va jusqu'à l'Entonnoir, retourne à la Croix Gilbon, tient les abois près de l'engrillagement du Boquet. Ce furent deux heures de chasse menées à vive allure. Marquant la 11e prise de la saison et la 3 251e de l'équipage, Mme Vernes devait en recevoir les légitimes honneurs. A ce procès-verbal, pourtant rigoureux, je n'hésite pas à apporter une version plus anecdotique dont le pittoresque pourrait être choquant que si on n'y voyait pas l'occasion ainsi offerte de refléter à travers ces péripéties ce que fût pour tant d'entre nous la générosité de Muraice Otto.

Depuis une heure, je suis cette chasse, émerveillé par le travail des chiens qui semblent se jouer de toutes difficultés inhérentes à ce merveilleux territoire.



24 novembre 1973 : le dernier dix-cors au Cerisaie.

L'animal tourne en rond, double ses voies, livre le change sans arrêt, prend l'eau et malgré cela, chassant en meute, bien groupés, les chiens crient gaiement. Lors d'un retour, avançant dans une allée, je le vois arriver sur moi. En m'apercevant, est-ce un réflexe de peur ou le geste d'un cerf méchant, j'avoue ne pas avoir eu le temps de l'interviewer, il fait un brusque crochet et m'arrive droit dessus. Le choc est très violent. Je reste malgré tout sur mon cheval. Mon brave « Voskhod », n'a peur de rien depuis que je lui ai donné comme compagnon d'écurie, une laie prénommée « Sidonie ».

J'ai l'impression sur le moment d'avoir la cuisse cassée, l'andouiller de massacre a traversé la tunique, le pantalon et a pénétré de toute sa profondeur au milieu de la cuisse pas loin de l'artère fémorale, me semble-t-il. Je descends de cheval, ma femme, se trouvait à proximité. Pierre Firmin Didot nous prend dans sa Range Rover, pour nous ramener au Rouvray, où l'on me charge dans une voiture, en direction de Rambouillet, puis sur Evreux où sur la recommandation du Dr Duparc, le chirurgien fait des merveilles, et n'a même pas besoin de faire une greffe. Il l'a retiré du fond de la blessure, le morceau de peau oublié par l'andouiller de massacre.

Que la Vénerie soit une grande famille, j'en ai eu ici la preuve par les marques de sympathie et les coups de téléphone reçus.
MM. Pierre Vernes et Firmin Didot m'on ainsi beaucoup touché. M. Otto poussa la délicatesse en ajoutant qu'il me ferait parvenir le massacre de cette 3e tête mémorable. Quand jle le reçus, je pouvais contempler avec tristesse, la dernière prise du Maître de Bonnelles. »

les funérailles

Président d'honneur de la Fédération Internationale des Trompes, Lieutenant de Louveterie, Maître d'Equipage, membre du Comité de la Société de Vénerie et de l'Association des Déterreurs; mais aussi grand industriel, Maurice Otto par la nature de son caractère, s'identifiait à ses entreprises, il avait de la responsabilité un sens sacerdotal. La Vénerie dans cette perspective, ne fut jamais par lui considérée comme sport, ou même comme une expression cygénétique particulière. Elle fût le service qu'il convenait de rendre à une haute

expression du comportement humain. Il était le Maître d'Equipage, comme Don Alvaro était le Maître de Santiago. Ses obsèques ne pouvaient être que le reflet de ce qu'il avait souhaité être ; elles furent solennelles et ferventes, dignes et simples.
Mardi 11 décembre, à 14 h toute la forêt était venue se recueillir en cette église St-Lubin de Rambouillet. Le grand silence de cette foule suffisait à impressionner, on

Rambouillet, M. Jacques Gandouin, Préfet de la Nièvre, M. Raymond Crespy, Sous-Préfet de Rambouillet, de nombreux maires de la région, plusieurs membres du conseil municipal de Rambouillet dont MM. Filhol et Collard, le Capitaine Besse, mais aussi la foule de ceux qui souvent depuis une enfance éloignée d'un bon demi siècle, suivent à pied, à bicyclette ou en voiture, les laisser-courre de Bonnelles.

rangs de l'assistance. Derrière les officiers du 501e R.C.C. et de ceux de la Gendarmerie Nationale dont les délégations étaient conduites par le Commandant Gillet et le Capitaine Hoffmann.
La famille avait pris place devant les membres de l'équipage, parmi lesquels se trouvaient le Duc de Brissac, et les enfants de la Marquise du Bourg de Bozas, le Comte du Bourg de Bozas et le Comte et la Comtesse de Certaines.



« C'est l'alliance de la forêt, ce merveilleux don de Dieu et de la vénerie. »

en oubliait la disgrâce de l'édifice. Aucun faire-part n'avait été envoyé : quelques coups de téléphone, des avis dans la presse régionale avaient suffi pour que soient là tous ceux qui aiment la chasse, respectent la nature, qui, en un mot vivent en harmonie avec la forêt. Tous avaient ressenti le besoin de communier dans une même reconnaissance. Il y avait certes les personnalités officielles : Mme Jacqueline Thome-Patenôtre, ancien ministre Député-maire de

A cette cérémonie on remarquait la place importante réservée au corps des forestiers. En grande tenue, occupant les stales, ils formaient une garde qui impresionnait d'autant plus, quelle apparaissait en cette circonstance, pleinement appropriée. M. Bernard Legrand, directeur des chasses présidentielles, se trouvait ainsi entouré de ses collaborateurs; son prédécesseur, le Baron Mangin d'Ouince, ainsi que l'ingénieur général Ballu, étaient aux premiers

Au pied de l'autel, des fleurs innombrables. On distinguait bien sûr, une grande couronne offerte par l'équipage, faisant pendant à celle qu'avait fait envoyer la municipalité de Rambouillet. De nombreux équipages trouvaient ainsi à être représentés : Le Rallye Franchard, l'Equipage Saint-Remy-en-Retz, Le Pique'Avant Nivernais, le Rallye Nomade, La Futaie des Amis, le Rallye Trois-Forêts, l'Equipage Pic'ardie Valois, l'Equipage des Bruyères, le Rallye Roumard.

Nombreuses étaient aussi les gerbes venant de ceux qui connurent Maurice Otto, sur le plan de son activité civile. Parmi tous ces témoignages, l'un d'eux toucha notre sensibilité : sur l'une de ces couronnes, on pouvait lire, « à mon Maître d'Equipage, son Piqueux ».

En haut de la nef, au pied du maître-autel, le cercueil était gardé par les hommes de vénerie : Fanfare, le premier piqueux. Hubert, le second, Duboc, garde-biche, Jouglin, valet de limier, Volce-l'est piqueux d'écurie, Patrick, cocher.

Sur un coussin, les symboles de la charge du disparu : sa toque, son fouet, sa dague, Maurice Otto, était aussi un chef d'entreprise la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur était là pour témoigner d'une carrière qui avait trouvé à s'illustrer d'abord, dans des affaires familiales de distribution électrique, puis, à la Compagnie des Eaux et de l'Ozone, dont il fût le président directeur général, avant d'assurer pendant plusieurs années la présidence des Ets Brandt, puis en 1957, celle de la Sté Hotchkiss. Il était depuis 1970, Président d'honneur de la Compagnie Générale des Eaux.

L'office célébré par M. l'Abbé Le Legard, Aumonier de la Vénerie, s'imposa par le dépouillement d'une liturgie où la prière se trouva accompagnée d'une présence musicale que l'on dut au concours spontané de Benoit et Martine Geliot. La sonate en fa majeur de Jean-Baptiste Loeillet celle en sol mineur de Bach, et la première gymnopédie de Satie prouvèrent qu'il était fallacieux de distinguer en cette occurrence le sacré du profane.

Les trompes du Rallye St-Hubert de Rambouillet et du Rallye « Quand Même » de Versailles, saluèrent l'entrée du clergé par la Bonnelles, à l'issue de la prière universelle, on entendit La Blainville, fanfare du défunt, avant l'absoute, ce fut l'Adieu des Maîtres. Le Comte d'Arboussier rappellera dans le prochain bulletin de la Fédération le rôle que joua Maurice Otto à la tête de celle-ci, représentée à ses funérailles par la Comtesse Gérard de La Rochefoucauld, l'épouse de l'actuel président.

La cérémonie religieuse terminée, l'Ingénieur général Ballu se fit avec beaucoup d'élévation, auprès de Mme Maurice Otto et de sa famille, l'interprète de l'émotion commune :

Madame, Chers Amis,

Lorsqu'il m'a été demandé d'interpréter ce que pensait tous nos amis groupés aujourd'hui autour de votre douleur, Madame, et de celle de votre famille, il m'a semblé bien délicat de le faire ici, en ce lieu sacré et en dehors de toute règle protocolaire. Et de le faire devant le R.P. le Légard, doublement qualifié pour exprimer nos adieux à un chrétien et à un veneur.

C'est pourquoi, évitant tout semblant de discours, je voudrais qu'unis dans une pensée commune, nous cherchions à entendre au fond de notre cœur le message qu'y a laissé notre ami Maurice Otto. Ses idées, il les voulait simples, pour qu'elles soient puissantes, et il ne se laissait pas arrêter par l'apparente contradiction qui parfois les opposait entre elles.

Ainsi, pourquoi cet homme d'action, qui a si énergiquement servi son pays en grand industriel, regardant vers l'avenir, était-il également attentif à exercer nos traditions ? C'est qu'il n'y a nulle opposition réelle entre l'action et le futur d'une part, et d'autre pat, ces belles marques de notre passé.

Si la Vénerie n'était qu'un sport, ou qu'un jeu il serait peu séant de l'évoquer ici, devant votre affliction, Madame, et celle de votre famille. Mais c'est bien autre chose et il y voyait : un moyen d'exiger plus de soi-même, une façon de se surpasser et d'obliger aussi les autres à redevenir des hommes malgré la quiétude avilissante de notre époque.

C'est une belle leçon qu'il nous a laissée. Et n'est-ce pas un symbole de son action de voir ici réunis les hommes en rouge et les hommes en vert ? C'est l'alliance de la forêt, ce don merveilleux de Dieu, et de la Vénerie venue s'inscrire dans son cadre par l'effort de vingt générations d'hommes.

Trop souvent les esprits artificieux ont séparé l'une de l'autre, alors qu'elles sont intimement liées et complémentaires : M. Maurice Otto en était passionnément convaincu, et il a beaucoup fait pour rétablir cette union.

Pendant que les trompes sonneront Les Derniers Adieux, ces pensées prolongeront les siennes et nous souhaitons ardemment, Madame, qu'elles soient un adoucissement à votre douleur. »

un long défilé

Un très long défilé eut alors lieu, où l'on reconnaissait de nombreux matîres d'équipage et de hautes personanlités cynégétiques : M. Bejot, président de l'Office National de la Chasse, le Marquis et le Comte Alain de Rouälle, M. Pierre Vernes, M. Pierre Firmin-Didot, M. Bruno Lefebure, M. de Chaudenay, M. J.-P. Grenier, M. Renouart-Larivière, M. F. Della Torre, Mme Jean Varenne, représentant le Rallye Rivecourt, Mme Borionne celui de Vouzeron. Le Duc d'Estissac, Président de la Société de Vénerie, s'y était fait représenté par son Secrétaire général, M. Alain Dauchez. A la demande de la famille, le prêtre avait été assité par deux maîtres d'équipage M. Thierry Cler et M. Luc Chaumat. Les prières liturgiques furent lues par un bouton M. Pierre Bazy et par un gilet M. François Pic-Paris.

Dans l'assistance, on reconnaissait également d'anciens boutons, et des personnalités artistiques ou littéraires : Olivier Perrin, le Baron de Jandi, historien des chasses, MM. J. Cadart, Paul Bormans, le sénateur de Lachomette, M. Gabrielli, Georges Marchal, F. du Boisrouvray etc...

Cet émouvant hommage rendu à Maurice Otto par une ville et une région à laquelle il donna beaucoup, se termina sur le parvis de l'église où, tandis que le convoi s'ébranlait vers le cimetière de Passy, les trompes, une dernière fois, sonnèrent les Honneurs, tandis que le corps des Eaux et Forêts saluait au garde-à-vous.

la continuité

C'était le désir de Maurice Otto, les chasses après lui devaient immédiatement reprendre. Ces décisions assurant la continuité, furent connues lors d'une courte cérémonie « d'investiture » qui eut lieu en forêt, le 15 décembre, au Carrefour de la Croix Gilbon, lieu qui une semaine auparavant, avait été désigné par le Master comme devant être le rendez-vous correspondant à ce jour de chasse. Après que Mme Otto, ait avec émotion et fermeté, fait savoir qu'elle acceptait l'honneur qui lui était fait de succéder à son mari, le doyen des boutons M. Marcel Guerlain, devant une assemblée de deuil — l'Equipage chassera en noir pendant un mois — prononça l'allocution que nous publions, après quoi les trompes sonnèrent les Honneurs, précédant une minute de silence conclue par un Bien Aller :

Mes Amis,

Le Master n'est plus !

« Je n'ai pas besoin de dire quelle perte c'est pour nous et quelle est notre peine : la présence de beaucoup d'entre nous mardi à l'église de Rambouillet, et le recueillement qui y régnait, étaient assez éloquents.

Je crois pouvoir affirmer que Maurice Otto a eu la fin qu'il souhaitait dans le secret de son cœur, car quelques heures avant d'être terrassé, il était au chenil entouré de ses chiens et avec son piqueux.

Je voudrais très simplement évoquer quelques passages saillants de la carrière de veneur de Maurice Otto :

Après avoir chassé au noir quelques années comme nous tous, il a reçu le bouton des mains de la Duchesse de Luynes, en 1938. Quelques années après, c'était la guerre, la débacle et l'occupation. Tous nos chiens auraient dû être abattus. Alors, Maurice est allé voir la Duchesse, et lui a proposé d'essayer d'en sauver une partie et de continuer à en élever, en vue d'un avenir qu'il espérait meilleur. Il a donc avec l'aide de Jolibois, réparti des petits lots de chiens chez des amis et des cultivateurs de la région ayant des possibilités de les nourrir. Il a aussi réussi à élever. La tourmente passée, l'équipage de Bonnelles avait une petite meute de chiens du sang de Bonnelles, c'est à lui et à lui seul que nous le devons.

En 1946, la Duchesse de Luynes étant décédée, la Marquise du Bourg de Bozas devait normalement lui succéder, mais elle habitait dans la Nièvre et n'avait pas la possibilité de diriger l'équipage. Elle a donc proposé à Maurice Otto d'être Maître d'Equipage avec les chiens qu'il avait sauvés et quelques achats qu'il avait pu faire. Elle restait Présidente et elle l'est toujours.

Maurice aidé toujours de Jolibois a donc pu reprendre les « laisser-courre » et rapidement la meute est redevenue digne du Rallye Bonnelles de la Duchesse d'Uzès et de la Duchesse de Luynes, puisque quelques années plus tard, il y avait 55 prises dans la saison. Depuis lors, beaucoup d'entre vous ont pu suivre régulièrement nos chasses et ont pu constater que malgré les difficultés croissantes, et de tous ordres, notre Master a su maintenir dans notre équipage les traditions de la grande vénerie et de la vénerie sportive.

Il a encore fait autre chose : il a su créer entre nous un esprit de camaraderie confiante qui est rare et ce n'est pas un de ses moindres mérites. »

Si la forôt est d'habitude le réceptacle de nos joies, elle sut, ce matin-là répondre à la peine des hommes. Mais ne voulant pas que ceux qui se reconnaissent ses fils, trouvent à être désemparés dans cette terre où la poésie est essentielle, les sylvains d'alentour permirent que bientôt l'on put entendre les notes claires du « lancer ».

Sur la brisée de Fanfare, dans l'enceinte des Barillets, deux cerfs dix-cors jeunement, venaient de paraître, ils se déharderont une demi-heure plus tard. Trois heures après, l'un d'entre eux tenait les abois dans La Mare aux Cannes, près de Poulinpont. Les trompes, en souvenir de Maurice Otto, sonnèrent la Blainville. Les honneurs de cette 3 252e prise furent portées par M. Marcel Guerlain et M. Alain Dauchez au Haras de la Villeneuve, à leur nouveau Maître d'Equipage, qui n'avait pas assisté à la chasse. Un deuxième pied, selon le souhait de Mme Otto, allait par elle le lendemain être remis au chenil, à Duboc, le plus ancien des gardes. L'Equipage continuait dans la fidélité et la reconnaissance.

Le Soir du Centenaire à la Table du Roi.





La Croix-Gilbon : Rendez-vous silencieux d'un équipage en deuil.

il est en forêt une croix du souvenir

Au moment où nous rassemblions ces notes, celles-ci nous semblaient disparates et manquant de la spontanéité nécessaire à l'expression affective du mouvement qui marqua la période que nous venions de vivre. Nous serions restés sur ce regret, si un suiveur qui veut rester anonyme, n'avait ressenti le besoin de porter à ce dossier ce qui précisément lui manquait.

« *Vendredi 7 décembre* 1973.

A l'heure du diner, comme chaque semaine, je demande qu'on m'appelle le 483... *le standardiste ne me laisse pas achever : il connaît le numéro par cœur, depuis si longtemps.*

« *Allo ? Rallye Bonnelles ? Pourrais-je avoir le rendez-vous pour demain ?*

— *Demain, il n'y a pas de chasse ! Pas de chasse en cette fin d'automne ! que se passe-t-il ?*

Le samedi matin, malgré le temps maussade, je pars tout de même pour la forêt. Ce vaste point d'interrogation m'intrigue.

Je trouverai bien un informateur. Et puis, sait-on jamais ?

Voici les points de rendez-vous habituels : Hollande, Toulouse, Deux Châteaux, rien. Villepert, le Cerisaie, le Petit Etang Neuf, rien encore. Pecqueuse, Pater, La Charmoie, pas davantage.

Je ne le savais pas encore, mais ce que j'étais en train de suivre c'était le pélerinage des jours heureux : Planet, Carrefour Joubaire... Ah ! enfin, trois voitures. Visages familiers, visages amis, même si les noms me sont inconnus. Je hêle gaiement : « Alors, on est quand même au rendez-vous ? » Ma jovialité reste sans écho. Les regards sont tristes. Je m'approche et je demande : « Il n'y a pas de chasse aujourd'hui ? » On m'observe avec étonnement. « Vous ne savez pas ? M. Otto est mort subitement hier matin. »

Réponse inattendue, brutale, qui me laisse sans voix. Stupéfaction; tristesse profonde. En cet instant, je mesure ce que représentait cet homme pour moi, pour nous. Les souvenirs se précipitent. Son regard, à la fois rude et bon. Son allure si fière, lorsqu'il s'en allait dans sa tenue rouge, en tête du bel équipage, vers la brisée d'attaque. Son sourire bienveillant lorsqu'il me croisait, au trot de son cheval, dans le décor de Sa forêt, à la suite d'un départ de chasse bien réussi. Avec, presque toujours, au passage, un mot d'amitié, une de ces petites phrases qui réchauffent le cœur :

« Une belle attaque, hein ! », « restez là, ça va venir... », « quelle belle journée ! ». Quelles belles journées, oui, même quand le ciel est gris et sombre. Même lorsqu'il pleuvait. Que d'émotions inoubliables ! Que de spectacles féeriques ! Cette curée sonnée sous la neige aux Fontaines Blanches... Ce rendez-vous dans le brouillard, les arbres chargés de givre au-dessus des tenues rouges... Ces messes de Saint-Hubert, à la fois grandioses et accueillantes... Que de courses dans ces décors agrestes et divers qui entourent Saint-Léger ou Poigny.

Tout cela c'est d'abord à lui que nous le devions. Sa mort est un peu comme la fin d'une époque sur la forêt d'Yvelines. Mais voici une voiture qui sort du bois de pins. Encore un familier des beaux jours, appartenant à cette grande fraternité des chasses. Il s'arrête auprès de nous : « Personne au rendez-vous ! J'y suis allé par une voiture ! ». On lui transmet la nouvelles. Et je questionne :

— Où était-il ce rendez-vous ?

— A la Croix Gilbon, j'avais téléphoné vendredi matin.

Ainsi son dernier rendez-vous était marqué d'une croix ! Je m'y suis rendu. J'y étais seul, c'était vraiment ce jour-là, le carrefour d'une tristesse que ne tempérait pas encore la nostalgie. J'ai revécu les autres rendez-vous de cet endroit. Des rendez-vous pleins de voix heureuses, du piaffement des chevaux, des cris impatients des chiens. J'ai revécu ces rapports dignes et courtois, si imprégnés des anciennes traditions qu'avait su faire vivre Maurice Otto. La Croix Gilbon, ce n'était jusqu'à présent pour moi qu'un joyeux carrefour. Je n'avaits pas remarqué qu'il y avait vraiment une croix. Aujourd'hui sous les nuages de plomb qui filent, échelés, dans un ciel de tempête, dans la pluie qui fouette, cette grande croix blanche, c'est maintenant la croix du souvenir.

Jusqu'au carrefour des Barillets, dans les enceintes de l'attaque, du samedi précédent, au milieu des arbres tordus par le vent, j'ai erré à la recherche des visions d'autrefois. Rien, pas un cerf, pas une biche.

Au carrefour du Vau-Larcher, quinze jours auparavant, il s'était un instant départi de son habituelle et nécessaire réserve de Maître d'Equipage respecté et, quelques minutes avant le rapport, il était venu vers notre groupe de suiveurs et nous avait chaleureusement serré la main en disant : « voilà les fidèles ! »

Fidèle, vieux fidèle de la Vénerie française, de son passé, de sa noblesse, et de sa grandeur, il l'était bien plus que nous !

Cette dernière poignée de mains prend aujourd'hui le sens d'un adieu.

Adieu Maurice Otto.

Adieu et surtout merci ! »

Le Grand Veneur ne reviendra plus. Il sait maintenant que son combat ne fut pas vain, puisqu'il continue d'habiter le cœur des hommes. Il appartient désormais, à cette dimension du mystère qui est la part non réductible de notre être. qui n'aurait lui-même pas de sens s'il n'y avait eu quelqu'un pour nous dire « Ecce Homo ».

J. B. ■

le droit et non le contre

Novembre 1945. La vénerie renaît. On fête Saint-Hubert à la Celle-le-Bordes; après six ans de silence des trompes et des chiens.

Les chiens ! Maurice Otto les avait sauvés pendant l'Occupation, aussi dès qu'on découpla, prit-il naturellement la direction de nos laisserscourre, qu'il devait assumer pendant près de trente ans, jusqu'à sa mort.

Je le revois en forêt avec son franc-parler et son franc-chasser. Nous nous entendîmes toujours dans une amitié loyale que traversaient sans l'entamer nos controverses sur cerf de meute et animal de change, sur les mérites comparés de Romulus et D'Artagnan, et après retraite prise sur le tracé juste de la refuite, reporté sur la carte à la Villeneuve où, avec Christiane et entouré de sa famille, il nous recevait dans une cordiale bienvenue.

Il aura vu et célébré le centenaire de l'équipage en 1971, à Montfort, puis à la Celle. Curée chaude dans la cour du manoir de Harville, illustré par d'Uzès. Maurice me fit les honneurs du pied, et nous nous donnâmes une accolade fraternelle.

Maurice Otto n'est plus, mais son exemple reste, qui nous montre la voie, la bonne, le droit et non le contre.

DUC DE BRISSAC ■

